

Jean, Guy. *Fossiles qui gisent en mes rêves : poèmes archéologiques*. Moncton : Perce-neige, 2014. 59 p.

Ce mince ouvrage se fait réflexion sur la boue qui donne naissance aux formes et aux argiles, mais aussi celle, humaine et fautive, dont le poète souhaite se débarrasser. Les dix-sept poèmes dessinent un cheminement qui fera penser aux chemins de Compostelle grâce aux références géographiques fournies (la cathédrale Saint-Michel d'Aiguilhe au Puy-en-Velay d'où partent un des chemins les plus arpentés vers Compostelle, les églises de la commune d'Erp et de Lérins dans l'Ariège, ainsi que Perpignan). La démarche, voulue mystique et sensuelle, est assez longue pour permettre au rêveur de contempler ses aspirations et les défis rencontrés.

Ces poèmes sont des prémices à l'écriture. Le prologue annonce d'emblée que la page blanche est « site quadrillé d'archéologue » où on « range les fragments épars de nos origines ». Ils sont des textes nés d'autres textes. L'influence de Charles Baudelaire – des fleurs qui naissent des ordures du mal, de son épître « Au lecteur », ce frère dont les entrailles abritent les bêtes les plus repoussantes de la création – est sensible, par exemple dans le deuxième poème : « les reptiles habitent le limon / ils veillent / prêts au combat / la mort impose vigilance / pour porter les poussières d'anges / hors du marais vers les plaines verdoyantes ». De même qu'est sensible la proximité de l'auteur aux Franco-canadiens Andrée Christensen et Jacques Flamant dont *Lithochronos ou le premier vol de la pierre*, illustré de photographies délicates comme de la dentelle et colorées comme l'automne, forme un documentaire spirituel de la décomposition du corps d'un oiseau mort posé sur une pierre et abandonné aux aléas du temps. Ils sont poèmes d'amour promis à l'éternité grâce aux images archéologiques comme, par exemple, les aurochs de Vladimir Nabokov qui symbolisent la profondeur des sentiments d'Humbert Humbert pour Lolita.

Qu'il s'agisse d'amour, de retours à des rituels primitifs, de naissances ou de création, les *Fossiles qui gisent en mes rêves* pourraient tout aussi bien être des masques. En effet, leur évocation est récurrente et variée, souvent allusive, depuis « l'ange échoué dans le calcaire », le désir qui « moule nos anatomies », un coquillage dans lequel on peut « gratter [son] ombre », le « scaphandre dans l'opaque de la mer » jusqu'aux « masques des dieux et démons » et celui que le poète peint sur son visage, ou encore « la tessiture de l'âme de l'univers ». Sans doute un masque a-t-il pour fonction de dissimuler une identité, d'assumer un rôle inhabituel ou de représenter autre chose que soi-même. Mais tel n'est pas véritablement le cas chez Guy Jean.

Dans ses poèmes, le masque trahit le plus souvent une violence innée à la source de toute dynamique. Certes, l'apparence peut être douce ou réparatrice, lorsqu'il s'agit des « masques de crucifié » « sous le fard des peintres dévots ». Mais, à lire ces poèmes, on comprend aisément qu'elle est avant tout l'indice d'une humanité fragile.

Martin Linus